

Celles que l'on capture dans les rivières ne sont pas moins vives. Celles que l'on capture dans la rivière Bécancour et la rivière Palmer par exemple sont encore si bien colorées de rose et de rouge que l'on ne peut se lasser de les regarder quand elles sont encore ruisselantes de l'eau des courants où elles se tiennent. Malheureusement ces couleurs s'affaiblissent après quelques heures dans le panier et celui qui n'est pas pêcheur peut rarement les voir dans tout leur éclat.

Se tenant presque continuellement dans les courants, les truites arc-en-ciel de rivière sont batailleuses à souhait. Elles n'en finissent plus de bondir hors de l'eau, de traverser les grands pools à la vitesse de l'éclair, de faire grincer les moulinets, d'éprouver la résistance des cannes.

Le pêcheur qui en tient une au bout de sa ligne ne peut jamais prédire l'issue de la bagarre. Son cœur bat plus vite, les sueurs perlent sur son front, il s'inquiète de plus en plus, s'énerve, fait des fausses manoeuvres et souvent c'est l'inévitable qui se produit. Le beau poisson s'échappe, le fil devient lâche et le pêcheur croit avoir rêvé.

La chose n'est arrivée plus d'une fois et c'est pour cette raison que parmi les truites que l'on peut pêcher dans la province de Québec et que l'on parle de truites dites batailleuses, je place la truite arc-en-ciel au premier rang, loin en avant de ses consœurs qu'elles soient brunes, rouges, mouche-tées ou grises. Je ne souhaite qu'une chose qu'on l'ensemence en plus grand nombre que jamais dans les nombreux lacs et rivières de la province pour la plus grande joie des pêcheurs d'aujourd'hui et de demain.

J.B.S. HUARD

## RÉVOLUTION AU GILARDO

par HARRY BERNARD  
de la Société Royale du Canada

On ne se reconnaît plus au Gilardo. Un véritable poste s'y érige, qui défigure le paysage et détruit le calme d'autrefois. L'air retentit du grondement d'un bouleverseur, des pétarades d'un moteur à essence, du bruit du marteau et des égoïnes, pendant qu'un cheval attelé traverse à gué la rivière Vermillon avec une charge de planches. Des ouvriers achèvent d'éventrer le vieux barrage et une femme, en tablier et en cheveux, étend du linge au soleil.

Le camp solitaire des anciens gardiens, au temps des opérations sur la rivière Savane, le camp de bois rond où Pit Paquin apprivoisait des siffleux et les berçait sur ses genoux, se rapetisse du voisinage d'une cuisine flanquée d'une salle à manger, d'autres dépendances sorties de terre au hasard, de trois vastes tentes montées sur plancher de madriers où couchent une vingtaine d'hommes, en attendant la construction de quartiers permanents.

Que de fois nous avons séjourné ici, avant de pousser plus loin vers l'ouest et le nord, ou en attendant qu'une jeep vint nous chercher, l'état du chemin ne permettant point passage aux automobiles. Le camp était verrouillé mais non branlant, sale et hospitalier, chaud, quand son poêle d'acier dévorait en ronflant des rondins de bûche sec. Il y avait toujours là, sur la table couverte de toile cirée, du thé dans un bocal de verre, quatre ou cinq pommes de terre dans un sac, du sucre ou un pot de moutarde, provisions laissées par les derniers passants en partance vers les hauts, à la disposition de ceux qui viendraient. Le camp n'appartenait à personne, de façon officielle, et il accueillait tout le monde.

# GIN de RUYPER

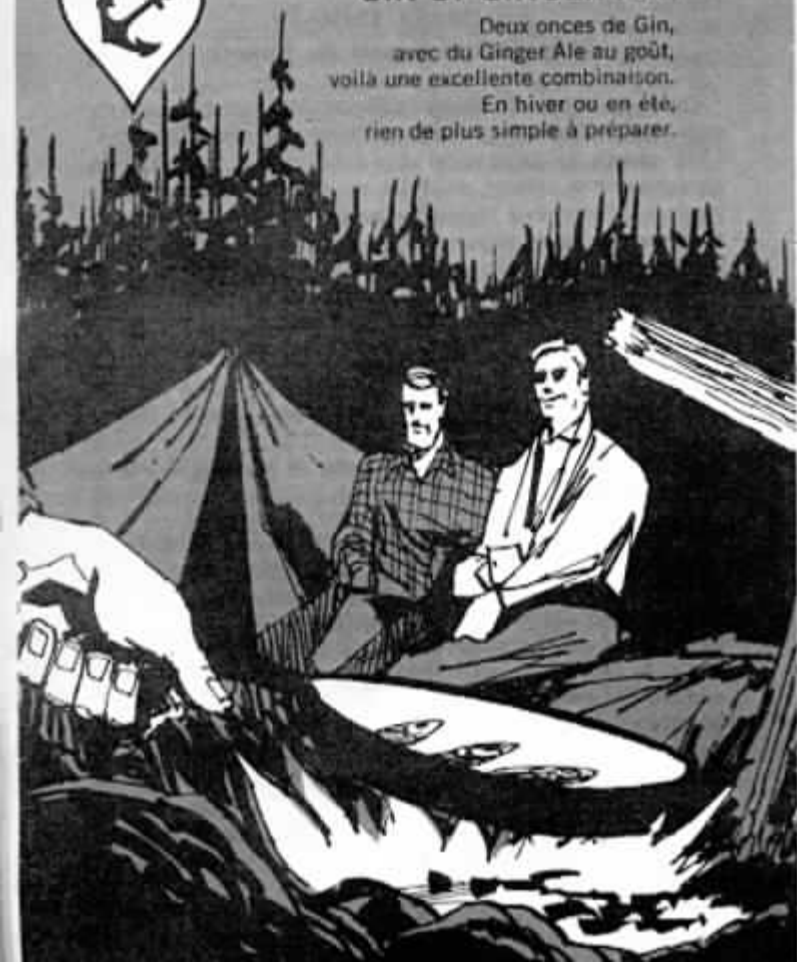
LA VRAIE SAVEUR DE HOLLANDE  
BLENDED DISTILLÉ AU QUÉBEC FONDÉE EN 1895



## GIN ET GINGER ALE

Deux onces de Gin,  
avec du Ginger Ale au goût,  
voilà une excellente combinaison.

En hiver ou en été,  
rien de plus simple à préparer.



Il y a un an, au retour de l'expédition manquée vers le lac Salonc, nous dînions ici avant de prendre la Vermillon et gagner les deux Muskeg, où nous attire l'espoir de grasses truites tuladi. L'aventure des Muskeg épuisée, nous passons deux autres jours au Gilardo, attendant la jeep d'Edouard Lemieux et défendant nos derniers vivres contre les souris à ventre blanc, aussi affumées que curieuses et non moins gracieuses.

C'est alors que nous débutons, Raymond Hardy et moi, dans ce que nous voudrions appeler la sculpture sur bois, faute d'un terme moins prétentieux et plus juste. Parce qu'il pleut à fendre l'âme, du petit matin jusqu'au soir, nous nous mettons à cosser avec les couteaux de chasse. Un éclat d'épinette s'amincit, s'effile, se polit sous la lame. Puis un autre. Pourquoi n'en pas tire des coupe-papier ? Celui qui lâche le mot éveille des talents ignorés. Le père Julien Richard n'en finit plus d'aiguiser à la lime les couteaux qui s'émoussent, tandis que s'alignent sur le rebord d'une fenêtre les coupe-papier en forme de stylets ou poignards, un brochet efflanque qui ne ressemble pas trop à une carpe, un avion-miniature, long de huit pouces, qui donne un mal de chien à son auteur. D'autres objets inutiles, où il entre plus de bonne volonté patiente que de qualités artistiques.

Les souvenirs nous assaillent comme nous mettons pied à terre. Ici nous étions chez nous depuis des années et voilà que nous ne le serons plus. Une dizaine d'hommes entourent l'auto et nous aident à en descendre le canot qui la coiffe. Car le chemin élargi, aplani, nettoyé, nivelé, permet maintenant de voyager par nos propres moyens. La civilisation a ses ennuis et ses avantages.

Hardy n'en revient pas, qui est encore une fois de l'expédition.

— Ils nous gâtent la moitié du plaisir.

— Ce n'est plus le Gilardo, où l'on arrivait après quatre-vingt-trois milles de chemins forestiers, un peu comme les Arabes dans une oasis du désert.

— Evanoui, le charme vétuste et rude de l'endroit, que l'on sentait et qui se définit mal, ou ne se définit pas...

Nous disons ces choses au troisième membre de l'équipe, qui regarde autour de lui et ne répond pas. Voyant les lieux pour la première fois, il n'a pas de souvenirs. Il s'appelle Lusignan. Guy de son prénom. Professeur de reliure à l'École des Arts graphiques de Montréal, il est l'un des meilleurs hommes de canot qui se puissent découvrir. Un garçon de six pieds, mince sans être maigre, taillé en V de la ceinture aux épaules, qui porte une embarcation de 72 livres avec la même désinvolture qu'un sac de couchage capitonné de duvet.

Que se passe-t-il dans le pays ?

Le contremaître Bébé Parent, déjà rencontré au temps de la coupe sur la rivière Savane, donne les dernières nouvelles.

La Console, dit-il, se propose de bûcher sur le lac des Sables, dernier élargissement de la rivière Vermillon et comme qui dirait sa source, pour ceux qui connaissent de façon sommaire la géographie de la région. Car la Vermillon a un dernier embranchement vers l'ouest, qui est lui-même la décharge de l'immense lac La Carpe ou Lauray, selon les cartes les plus récentes. Au lac des Sables, les opérations forestières remontant à près d'un demi-siècle, épinettes et cyprès ont assez de diamètre pour se transformer en pitoune. Telle est l'opinion des dirigeants, qui envoient leurs marcheurs en reconnaissance. Pour l'instant, il s'agit de reconstruire le barrage et de le hausser, de percer un chemin à travers la forêt, qui conduira du Gilardo au lac des Sables.

On s'y rendait jadis par eau ou sur la neige, à la basse automne. On transportait comme on pouvait les hommes, les matériaux, les outils et les provisions. Aujourd'hui, bulls et tracteurs à chenilles vous éventrent un chemin en un rien de temps. Il n'y a que les pans de rocher, hauts comme une maison, pour arrêter les bouleverseurs modernes. Ils foncent sur les obstacles avec leurs racloirs convexes, longs de huit ou dix pieds et larges de trois, renversent les arbres, déracinent les

souches, écrasent la broussaille, poussent à droite et à gauche les blocs de granit, aplanissent côteaux de sable ou de gravier. Ces monstres pèsent des dizaines de tonnes. Ils avancent, reculent, halètent, prennent leur élan et gagnent la partie engagée. Rien ne les retient. Ils modifient le travail forestier en le simplifiant, influençant jusqu'au langage des terrassiers.

— Comme ça pressait de bâtir les camps, dit l'un d'eux, j'ai décidé de bouler moi-même le terrain, et j'ai pu dire que ça moisissait pas sur l'ouvrage.

A voir le ravage accompli, nous le croyons.

On attend maintenant les ordres, quant au tracé du futur chemin. Si l'on prend par le plus court, il faudra escalader la montagne, ce qui n'offre rien d'engageant. Bébé Parent, qui n'est pas un enfantelet, favorise un autre itinéraire, à cause du terrain planche et sablonneux, sur des milles de longueur.

— Ça va dix fois plus vite, même si c'est trois fois plus long.

C'est par plaisanterie qu'on l'appelle Bébé. Six pieds, blond, large et rougeaud, il porte sans effort ses deux cents livres, malgré la quarantaine dépassée. Les muscles se gonflent sous la chemise de laine grise. Il a le verbe haut, à cause de l'habitude de commander, mais c'est au fond la meilleure pâte d'homme. Dans un instant, il demandera à des ouvriers de nous conduire à la Pointe-des-Ingénieurs, avec une barge de drave que pousse un moteur de vingt "forces". Le soleil baisse et il juge inutile que nous nous donnions du mal sur la rivière, plus basse et plus traîtresse que jamais. Les préposés aux barges connaissent le chenal comme le creux de leur main, pour le suivre dix fois le jour, dans un sens ou dans l'autre. Nous saurions nous débrouiller, mais le maître tient à rendre service.

En remontant la Vermillon, il peut y avoir une trentaine de milles jusqu'à l'extrémité sud du lac des Sables, agrémentés de quelques portages: le premier en aval du lac des Baies, l'autre en amont du lac des Cèdres, un troisième à l'entrée du

SEPTEMBRE 1967

DIM. LUN. MAR. MER. JEU. VEN. SAM.

de Kuyper

Très bon jusqu'à 9 h.m.	Très bon jusqu'à 8 h.m.	Très bon jusqu'à 9 h.m.	Très bon jusqu'à 2 p.m.	Très bon jusqu'à 3 p.m.	Assez bon p.m.	Très bon jusqu'à 8 h.m.
Assez bon l'après-midi	Bon le matin, jusqu'à 11 p.m.	Bon le matin, assez bon	Passable	Passable	Passable	Très bon jusqu'à la nuit
Assez bon de 10 à 3 p.m.	Assez bon toute la journée	Passable toute la journée	Moyen toute la journée	Très mauvais toute la journée	Assez mauvais toute la journée	Bon le matin, jusqu'à p.m.
Bon le matin seulement	Bon de 10 à 11 p.m.	Assez bon	Bon jusqu'à 3 p.m.	Passable de 10 à 4 p.m.	Très mauvais l'après-midi	Bon

lac des Sables, à cause d'un rapide étroit qui roule des eaux blanches. Par terre et à vol d'oiseau, à peine si l'on prévoit dix milles. Il importe de construire aux meilleurs endroits le chemin projeté.

Entre temps, les hommes démolissent en partie le barrage Gilardo, pour le réédifier en lui donnant plus de hauteur, en vue d'un étiage de onze pieds. Cela signifie que, les travaux terminés et les pelles fermées, la contrée s'inondera plus que jamais dans le passé.

— Qu'advient-il, par exemple, du camp de monseigneur Bourgeois à la Pointe-des-Ingénieurs, à 3 milles par en haut ?

Parent hausse les épaules et se gratte le menton.

— Probable qu'on devra le déménager.

À l'avance, il annonce une autre mauvaise nouvelle.

A cause de l'éloignement du lac des Sables, centre des opérations de coupe dans quelques années, la drave n'arrivera que tard à l'été, dans cette partie de la rivière devant nous.

— Tard à l'été ?

— Vers le milieu d'août...

— Finis alors, les voyages par en haut ?

— J'en ai peur. Une barge à moteur peut remonter à travers la pitoune, mais je me risquerais pas en canot. Vous autres non plus, c'est pas à conseiller.

Un monde va disparaître pour nous. Celui de la Vermillon, de ses multiples baies et de ses élargissements, qui forment de si agréables étendues d'eau vertes ou bleues et chatoyantes sous le soleil. Celui aussi des Muskeg, du grand lac Clair, du Pin-Rouge, et les camps de chasse où nous nous réfugions, à l'aller comme au retour.

Parent essaye de nous consoler :

— D'un autre côté, vous vous rendrez au lac des Sables par un chemin, en auto ou en jeep, et on ne dravera pas avant deux ou trois ans. Vous avez encore du temps devant vous. Et puis, si ça force trop, un jour ou l'autre, on pourra vous

monter en barge jusqu'à la passe du premier Muskeg. En attendant, il reste pas mal de travail à finir. Regardez-moi ça...

Il tend le bras vers la barge d'en face, où les bulis érigèrent un énorme talus de roc et de gravier, large d'environ vingt pieds, qui prolongera le barrage à rehausser, retiendra l'eau qui refoulera par derrière, fournira de premières et solides assises au chemin neuf qui s'enfoncera vers les hauts.

—On n'a pas fini, puisqu'on commence...

C'est surtout, pour nous, le commencement de la fin dans un territoire demeuré plus sauvage et primitif que la plupart, à cause de la distance et des difficultés d'accès. Le lac des Sables nous restera, avec ses anses fantaisistes et la passe où le canot s'échoue d'année en année, ses pins hauts comme des tours de gardes-feu, ses épinettes touffues, le billot à moitié submergé qui porte à sa surface pourrie un jardin de plantes indigènes : prêles, fougères et autres verdure, lobélies, spirées et spiranthes. Il nous accueillera comme avant, mais il aura perdu son charme d'hier, à cause de la ruée des humains dans sa direction, et parce qu'on dépouillera ses bords des plus beaux arbres. Amenée par le barrage rehaussé du Gilardo, la crue le modifiera au point de le rendre méconnaissable, et elle transformera aussi le cours supérieur de la Vermillon. On enlaidira en civilisant.

Parent ne se rend pas compte des réflexions que suggèrent ses propos. Utilitaires et pratiques, ses préoccupations ne ressemblent pas aux nôtres. On lui confie une tâche, il l'accomplit et sa curiosité ne va pas plus loin. Irresponsable de l'état de choses déploré, et dont nous entrevoyons les lointaines conséquences, il est l'homme qui mate la nature pour l'industrie les journaux affamés de papier, le public acheteur d'imprimé.

La forêt recule devant l'homme blanc, les bêtes ne savent où se sauver pour vivre selon l'instinct séculaire, et les Indiens à peau sombre se parquent de plus en plus dans les réserves, s'embauchent au chantier quand ils se sentent assez de coeur au ventre, cueillent des bleuets pour le commerce ou s'abrutissent en regardant travailler leurs femmes, pendant qu'ils

mangent les rations que justifie leur qualité de pupilles du gouvernement d'Ottawa.

Avant que vienne le pire, profitons de ce qui subsiste. Nous en avons pour deux ou trois ans, peut-être davantage. Autant de gagner et autant à prendre.

Donc, sur les ordres de Parent, trois hommes nous conduiront en barge jusqu'à la Pointe-des-Ingénieurs. Ils emportent le bagage dans l'embarcation, à laquelle ils attachent le canot, qui suivra en sautillant sur l'eau. Nous coucherons au camp de monseigneur Bourgeois, nous autorisant d'une permission accordée en permanence, il y a déjà longtemps. La porte montre un cadenas peu invitant, mais nous savons par quelle fenêtre entrer, qui s'ouvre du dehors sans grincer.

Une fois de plus, nous prendrons par la rivière, dans l'intention de nous rendre aux lacs Mondonac et Sincennes. Cette fois en suivant l'itinéraire régulier, long et malaisé, qui finit par conduire à destination. Après deux essais infructueux à travers la forêt inviolée, nous nous sentons assagis. Inutile de se compliquer l'existence, de l'empoisonner sans bénéfice. Il faudra trois jours pour monter là-haut, peut-être quatre, si la pluie tombe avec trop d'insistance, mais rien ne nous empêchera d'atteindre le but. Nous essaierons ensuite de savoir jusqu'à quel point s'engraissent dorés et brochets, sur l'autre versant de la tête des eaux.

Des trois de l'équipe, je suis seul à connaître la contrée où nous nous aventurons, et les fonctions de guide m'incombent. La seule difficulté en perspective : repérer les entrées de portages qui paraissent changer de place d'année en année. Pour ne décourager personne, je parle le moins possible, sans mentionner la distance de six milles, à marcher en deux étapes, avant d'atteindre à la pointe sud du Mondonac.

HARRY BERNARD.